

LE BULLETIN DE LA CCI

JUIN 1992

N° 2

Au vu du courrier reçu deux problèmes semblent vous préoccuper.

Premièrement le CCI n'a pas de structure juridique rigoureuse. Cette lacune va être comblée. Nous allons fonder une association. Ne vous étonnez pas si nous affirmions le contraire dans le précédent bulletin. Nous sommes en pleine gestation et les neuf mois ne sont pas écoulés ! Cependant une donnée demeure ferme et définitive et le demeurera toujours : le but du CCI est de regrouper et d'informer les cyclo-campeurs (voir la définition dans le premier numéro). Ceci d'ailleurs sera officialisé dans les statuts de l'association dont nous ferons figurer un extrait dès qu'ils seront au point.

D'autre part l'abonnement au bulletin et l'adhésion à l'association seront absolument indépendantes et l'un pourra bien sûr se faire sans l'autre.

Deuxièmement le premier numéro contenait une majorité de récits lointains et exotiques. Cela a semble-t-il un peu troublé certains. Mais il va de soi que le CCI concerne tous les voyageurs à bicyclette et pas seulement les "Globe-trotters", et il est aussi passionnant de voyager en France. Mais il est peut-être plus facile de faire un récit de voyage lointain que d'une balade dans son pays qui nécessite plus de verve "littéraire" !

Tous les récits et informations sont donc les bienvenus et nous attendons les vôtres. Pourvu qu'ils concernent le voyage à bicyclette, il entre dans le cadre du bulletin.

Nous avons adopté pour ce second numéro une forme différente d'impression, passant du stencyl à la photocopie, pour des raisons de coût, de gain de place, de maniabilité et de poids. Cette solution nous donne le prix minimum (pour l'instant) pour 16 pages tapées. Mais elle oblige à un passage par une réduction qui rend le texte plus petit et éventuellement moins lisible. A ce sujet nous vous demandons donc de nous dire ce que vous en pensez. Une donnée reste quoi il arrive, plus le texte sera gros et aéré, moins il y aura de documentation : à vous de voir.

A vos plumes et à bientôt

Le Mont Blanc à vélo

3 juillet 1981. Parti de Lyon, mon but est de relier Lyon au Mont Blanc sur le même vélo, ou plutôt avec le même vélo.

Il pleut sur Yanne, le col du Chat, Chambéry... Le paysage est bien gris, le moral aussi. 220 km aujourd'hui, je discute avec Christophe pour oublier un peu le froid. Christophe a un chalet aux Contamines Montjoie, à 1500 m d'altitude. Encore cette pénible vallée de l'Isère jusqu'à Albertville, les camions nous arrosent en nous frôlant à 90 km/h.

Enfin le calme dès la sortie d'Ugine en montant les gorges de l'Arly. Il pleut encore, mais la nature paraît belle. On rattrape un cyclo parti trop vite d'Ugine et du coup en perte de vitesse. On discute et l'on aborde le vif du sujet de notre balade ; car le sac à dos à cheval sur les sacoches arrière trahit une course peu ordinaire. Je lui explique mon attrait particulier pour le vélo sur glacier, mes dernières ascensions : le dôme de la Lauze, à 3520 m. On échange nos impressions sur l'alpinisme, je préfère ne pas lui parler de mon projet, ça paraît tellement fou, par ce temps froid et humide. Comment imaginer que la neige soit assez dure ?

On se quitte, et bien fatigués Christophe et moi montons les derniers lacets du chemin boueux allant au chalet. Il est 22 heures, et, heureux d'être à pied d'œuvre, je respire profondément l'air des bois trempés, je me laisse bercer par le bruit des torrents... Et dire que je veux monter en face de cette belle vallée alors que le brouillard cache la neige fraîche, vers 2300 m...

4 juillet. Journée de repos. Il fait beau, je crois que je peux déjà rejoindre le refuge de la Tête Rousse à 3177 m d'ici demain soir, et aviser ensuite. Je vais donc en fin de journée aux Houches afin d'être prêt à monter le lendemain à l'aube.

Quel chargement ! J'ai du mal à rouler dans la côte au dessus du Fayet. Le sac à dos remonte trop haut et je ne peux relever la tête. Il faut dire que tout est : grosse paire de chaussures, caméra super 8, appareil photo 6 x 6 (Lubitel Z), camping gaz, popote, nourriture pour 4 jours, trousse à outils pour le vélo, pneu clouté (pliable) fait artisanalement par moi, corde de 21 mètres, piolet, crampons et tout le matériel de montagne (guêtres, anorak rexotherm, 3 paires de gants). C'est l'inconvénient de monter seul : la caméra (3,5 kg) aurait dû être portée par un ami mais il n'a pas pu venir et je n'ai que cette semaine pour tenter ma chance.

5 juillet. Je prend le départ avec Pierre et Marine, les deux amis qui m'ont accueilli. La météo est bonne malgré les nuages promis pour ce soir.

Quel départ ! 1000 m d'altitude, et dire que je compte monter 3800 m plus haut avec ce vélo encore utile sur les premiers kilomètres, jusqu'à 1200 m, mais après ? Voilà la premier sentier, où il me faut déjà porter le vélo, une main sur le tube vertical, l'autre sur le guidon.

C'est la première fois que je pars "muleter" à plus de 3000 m en quittant le goudron si bas. (Ex : dans l'Orties, j'ai pu monter à plus de 3000 m à partir de la route goudronnée du Stelvio 2753 m, en Italie).

Le col de Voza est le premier col de la journée à inscrire sur ma liste de collectionneur de cols. Ici le chemin est meilleur il remonte la voie du tramway du Mont Blanc. Les touristes trouvent déjà le vélo humoristique et m'envoient pour plaisanter : "si vous allez au Mont Blanc, bonjour."

Arrivé au Nid d'Aigle (2540 m) plus de chemin mais des névés annoncent la fin de la végétation. Il n'est toujours pas possible de rouler. La neige, la pente, tout m'oblige à marcher à petits pas.

Maintenant la pente moyenne est de 40% et certains passages demandent la plus grande prudence. Faire une marche dans la neige très dure, mettre le pied à l'intérieur et se hisser grâce à elle tout en levant le vélo suffisamment pour que les roues soient calées et qu'il tienne en place, l'instant de monter à son niveau. Cette méthode me permet d'arriver facilement au refuge de la Tête Rousse, où je quitte Pierre et Marine qui continuent sur l'Aiguille du Goûter.

6 juillet. Temps magnifique ! Neige idéal face au refuge, je n'ai rien à faire ce matin car j'attends Christophe qui doit m'encorder dans l'Aiguille du Goûter. Quelle occasion idéale pour rouler sur ce beau glacier. Aussi dur que du goudron, ce parking blanc -et sans voitures- ondulé et pentu laisse le cycliste vraiment à l'aise comme 2000 m plus bas sur son terrain traditionnel.

Il ne faut pas avoir peur de changer de vitesse : du 52x13 je rétrograde d'urgence sur le 23x26 et enfin sur le 20x26 (quatrième plateau, septième pignon, il faut une très grande gamme de développements pour faire Lyon-Mont Blanc). Je profite de l'intérêt marqué par tous les membres du refuge pour me faire filmer. Quels souvenirs !

À midi Christophe arrive, mais je ne suis pas en forme, je ne me vois pas escalader ce mur de 700 m trop pentu. Après une courte tentative il nous faut renoncer ce serait imprudent ! Le Mont Blanc n'est pas encore dans la poche !

Avec Christophe on pense déjà à l'échec, à moins que demain cela aille mieux. En dernier espoir, nous imaginons que par les Grands Mulets nous pourrions passer.

7 juillet. Même temps, même plaisir à rouler sur le glacier. Christophe essaye aussi ce macadam naturel. Quel régal avoue-t-il tout heureux.

Mais ce matin dès 9 h 30 nous partons. Satisfait de moi-même, je pense que cela va nettement mieux qu'hier, j'ai confiance en moi, et heureusement, car le grand couloir est impressionnant, une chute mettrait notre cordée en danger. Maintenant, je change complètement de technique de portage : il me faut les deux mains libres et j'ai donc fixé le vélo sur le sac à dos qui pèse trente kilos.

Inquiet, je me demande si ça va passer. Je veux que cela aille vite tant que c'est facile, par contre Christophe doit m'assurer parfaitement dès qu'il y a le moindre risque. Le moral remonte, nous progressons aussi vite que les alpinistes et avec les crampons aux pieds nous apprécions une certaine sécurité sur la glace entre les rochers. Certains passages doivent faire du 3. Avec le vélo j'estime que cela doit bien ajouter un degré ! Je dois me détacher des prises dès que le passage se resserre, sinon les roues heurtent les parois.

Autre problème moral, les guides qui descendent nous apprécient peu. L'un d'entre eux nous engueule et nous dit : "Si jamais vous faites tomber une pierre, peu importe si c'est votre pied ou le vélo, si ça touche quelqu'un ou pas, d'ici une demi-heure vous avez la gendarmerie au dessus de vous." Christophe n'a plus le moral du tout ; mais heureusement il comprend vite que le risque est faible. En effet, jusqu'à présent je n'ai pas fait tomber la moindre pierre, je retenais même celles que certains alpinistes faisaient partir lorsqu'ils j'étais à côté d'eux.

Enfin il reste 100 m, c'est gagné, on voit des gens devant le refuge. Même si les passages d'escalade s'enchaînent les uns sur les autres, le fait de se dire "plus que trois longueurs et c'est bon" nous donne mille forces supplémentaires ! Dans les derniers mètres, une main courante nous évite de chercher les prises. Quelle joie ! 3813 m. Je bats mon record d'altitude à vélo, le temps est merveilleux, les nuages devant, dessous, où le soleil couchant crée des ombres et des lumières rayonnantes.

Applaudi par 4 ou 5 montagnards je pose enfin mon sac à dos après avoir dit bonjour à tout le monde. Heureusement je suis vite compris, toléré, et mêlé à l'ambiance normale. Je peux alors manger et communiquer tout en savourant cette journée bien remplie. J'installe mon pneu à clous et je vais me coucher. Christophe a terminé sa mission, et est redescendu rapidement vers le nid d'Aigle, et le Fayet le soir même.

8 juillet. Tout le monde se lève en vitesse, il est deux heures. On déjeune copieusement, on s'équipe et on part. Au fait, je suis seul, j'ai perdu ma lampe en montant. Il fait nuit, j'ai le vélo sur le dos ; bizarre... C'est bon je marche entre deux cordées, prêt à demander leur intervention au moindre problème. La ligne de crête est assez effilée mais tout est encore raisonnable. On attaque le dôme du Goûter, je double les cordées pour abrégier la fatigue des épaules.

Voilà une crevasse. J'attends que quelqu'un veuille m'éclairer et m'encorder. Arrive un groupe je leur demande cette aide, mais un guide m'envoie promener. Je ne l'avais pas vu avec la nuit et je comprends bien que je l'ai dérangé dans son service. Deuxième groupe même réponse. "C'est de la connerie ton truc, tu vas te casser la gueule. Tu ferais mieux de descendre". J'insiste, mais il ne veut rien entendre. "Je ne veux pas être complice de ta connerie". Troisième cordée : des Allemands. Sans comprendre ce que je dis, il font un noeud à leur corde, et en avant.

Arrivé vers 4200 m, le jour se lève, et le terrain devient cyclable. Je profite d'un arrêt pour poser le vélo, la neige est dure. Voilà enfin le moment rêvé depuis si longtemps : je vais rouler à plus de 4000 m, dans un décor féérique.

Col du Dôme : 4260 m, le plus haut col de ma collection fait à vélo. En effet, je peux rouler 500 m au niveau du col. Les crampons aux pieds, je fais attention de ne pas accrocher les manivelles en pédalant.

Autre lieu où je roule : face au refuge Vallot à 4360 m. Le temps est idéal, pas de vent, la neige est dure, le soleil apparaît après avoir éclairé le Mont Blanc dans toute sa splendeur. Je roule encore sur certains replats de l'arête des Besses vers 4500 à 4600 m.

Bientôt le sommet, je suis encordé avec deux Espagnols, car les Allemands trop fatigués se sont arrêtés au refuge Vallot. On s'arrête aussi très souvent, tous les 10 m pour reprendre vie, l'altitude se fait sentir, le manque de préparation aussi.

Voilà le passage le plus impressionnant : à 150 m du sommet, l'arête est très effilée, il faut marcher sur son sommet large

de 25 cm sans faire un faux pas, car la pente de chaque côté est très forte, supérieur à 60°. Heureusement, voilà le sommet. Et quel sommet ! La mer de nuages est très basse, toutes les cimes sont dégagées et la vue est magnifique. Sans perdre une seconde je libère le vélo du sac et je l'enfourche. Je réalise difficilement ma joie, plaines, vallées encaissées, névés, pierriers, glaciers et enfin ce lieu d'où l'on domine toute l'Europe tout avec ce brave vélo. Du bord de la mer, à Perpignan ou à Morlaix, aux prestigieux cols de l'Iséran ou du Saint Gotthard, c'est avec lui que j'ai tout relié à Lyon, ma ville natale.

Le temps de me faire filmer, les Espagnols ont fini de manger, et n'ayant qu'eux pour aide je dois absolument remonter le vélo sur le sac et partir aussitôt le ventre creux. Ils sont pressés de descendre à Chamonix et je n'ose pas leur demander si je peux rouler sur certaines parties.

C'est en courant qu'on arrive au refuge Vallot, où épuisés, nous mangeons tous. Durant 8 h 30, je n'ai grignoté que quelques raisins secs. Je suis affamé, mais content même si j'ai l'impression de saborder de nombreux passages cyclables en courant plutôt qu'en roulant.

On repart à grands pas vers les Grands Mulets. Les crevasse deviennent de plus en plus fréquentes. Les ponts tiennent le coup, mais nous progressons comme sur des oeufs en nous assurant sans cesse. Refuge des Grands Mulets : jonction, dernier saut de crevasse et soupir de victoire en touchant terre.

Chamonix est 1300 m plus bas. Les Espagnols rejoignent la station du téléphérique, mais puriste je tiens à finir uniquement avec mes forces, même si je n'en ai plus une. Arrêt tous les quart d'heure pour m'allonger sur le sentier, l'orage gronde, et voici les premières gouttes de pluie. O douce pluie ! Enfin je sens la nature plus propice à notre vie.

Le Mont Blanc est perdu dans le brouillard, je suis un camion qui sort du tunnel et m'éclabousse. Comment se fait il que ce matin je roulais là haut ?

Olivier JOUVE, Lyon

Cyclotourisme et Défense Nationale

"De quoi vous mêlez vous" ? ... mêler c'est mettre ensemble des choses diverses, c'est "embrouiller"... c'est "s'ingérer mal à propos"... c'est ce que l'on m'a déjà dit lorsque j'avais écrit que les vélos du Viet-Nam avaient mis en échec les bombardiers américains : mon pacifisme serait il plus mêlant que hâlant ? Et j'aurai l'air de quoi aujourd'hui si je viens affirmer que nos frontières ne sont pas gardées et que nous ne sommes pas défendus ! C'est pourtant ce que j'ai constaté et si j'en parle ce n'est absolument pas pour obtenir un renforcement des dispositifs mis en place, ce serait au contraire pour les supprimer, pour les désarmer, pour les démilitariser... et surtout pour inviter à inventer une autre conception de la défense, une conception non violente.

Je n'ai aucun document photographique à joindre pour illustrer mon propos car je n'ame même plus mon appareil de photo et lorsque le colonel commandant la base aérienne 943 m'a accordé une autorisation de circulation sur la route militaire du Mont Agel (autorisation N°139 du 5.8.1970) en précisant : "le port et l'utilisation d'un appareil photographique sont strictement interdits" je me suis conduit en citoyen si strictement respectueux de l'autorité fut elle militaire que pas un 500^e de seconde je n'ai songé à désobéir... et puis le 11.2.1982 en la fête de Notre Dame de Lourdes, tout seul avec mon vélo j'ai pris d'assaut le Mont Agel sans qu'il y ait eu aucune "apparition" sur les écrans de contrôle car cette ligne Maginot aérienne qui contrôle toute la façade méditerranéenne de Menton à Perpignan et "dont l'oeil perçant scrute sans relâche le même horizon" ignore tout ce qui passe au ras du sol si bien que les fourmis, les moutons... et les cycles peuvent évoluer en toute quiétude sans perturber le STRIDA qui est le Système de Traitement et de Représentation des Informations de Défense Aérienne. (Sur place assurant l'interface entre les informations analogiques du radar et les données digitales, l'extracteur microprogrammé d'informations radar (Emir) reçoit les informations du Palmier, les traite et établit les "plots" pour le calculateur. page 18 TAM ; Service d'information et de relations publiques des armées. N° 432 du 11.3.82.)

C'est tout à fait clair ! Surtout quand on sait que le Palmier est un radar tridimensionnel... et que les cyclotouristes pacifistes vivent dans une quatrième dimension, celle de la paix, celle de l'amour, celle de la non violence.

La sûreté de nos frontières est un tout autre problème qu'un rideau de fils de fer rouillés et barbelés, un effectif de 110

fonctionnaires en civil et en tenue et le renfort quasi constant de 50 CRS n'arrive pas à résoudre puisque les passages clandestins ne cessent d'augmenter -235 pour cent d'augmentation en 1981 par rapport à 1980- et que depuis 1945 le Pas de la Sarte a déjà fait 105 victimes : voir "Nice matin" des 12-13-14 Mars 1982.

C'est là que j'ai vécu mon plus beau col de Noël à l'heure où les Chrétiens et les païens consommaient ou digéraient la dinde, la bûche et le champagne. Je n'avais aucun ordre de mission spéciale aux couleurs de la CIA, du KGB, du Vatican, d'Israël, ou de la Franc-maçonnerie car je ne suis qu'un sans grade du club des cent cols... J'étais là simplement par passion sportive, par curiosité touristique et pour l'amour du ciel... en suivant mon étoile sans être ni roi mage ni berger... et tout se serait bien passé si un fonctionnaire italien consciencieux, zélé ou "intéressé" peu importe, n'avait téléphoné à ses homologues français pour me signaler... et tout s'est bien passé lorsque j'ai aperçu 4 CRS qui me surveillaient au moment où j'allais franchir cyclotouristiquement et anticlandestinement la frontière... et il n'y avait plus personne quand j'ai franchi à nouveau la même frontière au même endroit, le même jour et le jour suivant, sans aucun danger dans un sens ou dans l'autre. Ne pourrait-on passer d'un cyclotourisme sans frontière et sans barrière à une vie internationale également sans frontière ? On peut rêver mais n'est ce pas le but à atteindre ?

Qu'on me pardonne l'impertinence de mon cyclotourisme, chacun défend ses idées comme il peut et il ne me viendrait pas aux idées d'aller me joindre aux cyclotouristes en colère qui pour manifester en faveur de la sécurité sur la route bloquent la circulation et en arrivent à échanger des coups de poing avec les automobilistes -Nice Matin du 21.3.82 page 6- la violence engendre la violence... "Mourir pour des idées d'accord..." mais plutôt en recevant des coups qu'en donnant... alors si j'avais suppliqué à formuler ce serait pour craquer d'un collapsus ou tomber en syncope définitive dans l'ascension d'un col entre la mer et le ciel... à moins que d'ici là je ne sois promis à la potence depuis qu'il n'y a plus d'échafaud... on a la lapidation à coup de pompes de bicyclettes... J'espère alors que parmi les badauds il se trouvera quelque Saul "plein de hargne et de menaces" (actes des apôtres 9,) pour aller trouver son chemin de Damas sur la route ensoleillée du Mont Agel qui fut aussi celle d'un hidasse hongrois - mais "sénégalais" de l'époque des armées romaines - qui devint plus tard notre Saint Martin ... et qu'il crangera son vélo d'épaule " pour mener le bon combat... quant à moi, je continue ma course". (2^e épître à Timothée 47)

Paul ... de Menton comme l'autre était de Tarse.

LE COIN DES ESTOMACS

DE L'ORIGINE DU CUBISME.

Pour ceux à qui le couscous proposé autrefois aurait coupé l'appétit, je conterai l'édifiante histoire du "cube", une recette qui possède l'incomparable fumet de la cuisine traditionnelle de son pays d'origine : l'Angleterre, où elle a été créée courant juillet 1979 par vos serviteurs, à l'usage non de leurs estomacs mais de leur bourse commune. Il s'agit donc en fait d'un régime non-amaigrissant et parfaitement aigrissant. Nous l'avons livrée confidentiellement au CCI. La voici :

- 1) achetez le riz le moins cher que vous trouverez.
- 2) versez-en un bol dans votre popotte. Ajoutez 3 bols d'eau.
- 3) faire cuire juste ce qu'il faut pour que le grain ne croque plus sous la dent. De toute manière, à ce stade, presque toute l'eau aura été absorbée. Inutile de gaspiller le gaz, donc, et de carboniser...
- 4) compacter ce magma glaireux à l'état brûlant dans des tupperware cubiques (d'où le nom de ce régime des dieux). Laissez reposer toute la nuit.
- 5) le lendemain au déjeuner vous pouvez tailler dans une masse blanchâtre et cohérente. Servez donc froid et savourez avec un peu de sel.
- 6) évidemment, sans entraînement, il est hors de question de réguster du cube de riz deux jours de suite; appliquez alors la même recette à des nouilles. C'est à peine moins bon.
- 7) bon, il fallait s'y attendre, vous craquez ; aujourd'hui achetez donc des pommes de terre et faites les cuire... en petits cubes.

Maintenant je lance un défi : j'offre une visite médicale à quiconque tiendra le régime plus longtemps que Christophe et moi, autrement dit deux mois...

Alain CLAISSE

LES Andes à Vélo

La grève des contrôleurs aériens Américains a fait diminuer la fréquence des vols et augmenter les tarifs en conséquence. Je paierai donc le prix fort pour passer en Amérique du Sud.

LIMA le 6 Septembre

On se pose au Pérou à 5 heures du matin. Dans un premier temps, je me soucie de remonter le vélo que j'ai dû démonter pour le trajet. Deux employés de l'Aéroport abandonnent leur travail (qui n'a d'ailleurs pas l'air de les surmener!) pour m'aider. Je leur propose un pourboire qu'ils refusent: première idée reçue battue en brèche: en Amérique du Sud, les gens ne s'intéressent aux touristes que pour leur argent.

Deux jours à LIMA me permettent d'obtenir mon visa pour la BOLIVIE, de réparer un rayon cassé, côté de la roue libre (bien sûr) dans le transport aérien, d'aller chez le coiffeur (la tondeuse effectuée à l'Hôpital de NEW-YORK provoque un déséquilibre pas esthétique) et d'attraper un rhume à cause du climat détestable de cette ville. Brouillard, crachin se succèdent tout au long de l'année (ou presque). La légende raconte que les Incas, très conscients du fait que c'était un des endroits les plus désagréables de la côte avaient conseillé aux espagnols de construire la capitale, là.

Le 9 Septembre

Direction la montagne, les Andes. J'en rêvais depuis plusieurs années. Je les imaginais, j'attendais ce moment, aujourd'hui, je le vis, je suis là. Au pied des 4843 m. du col ANTICONA, plus haut col goudronné du monde. Je monte prudemment car je me méfie des effets de l'altitude, mais une nouvelle fois, heureux imprévu, je ne ressens aucun des symptômes inquiétants dont on m'avait parlé avant mon départ. Je rencontre une seule difficulté: une tempête de neige et un vent glacial au sommet. Heureusement, un cycliste local qui redescendait à LIMA en voiture me permet de m'abriter pendant que je me change et m'offre un petit remontant. Il s'entraînait pour une course cycliste qui se fait tous les ans sur le parcours LIMA-Col ANTICONA. Outre quelques cyclo-campeurs Français, de nombreux cyclistes Péruviens ont donc déjà franchi ce passage. Je ne suis donc pas le premier, pas plus que les quatre Espagnols qui m'ont précédé de 15 jours en ce haut lieu.

Ils ont pourtant affirmé être les premiers (publicité oblige). Plus grave, ils laissaient entendre que la route n'était pas goudronnée, ce qui est parfaitement faux et tendrait à décourager les cyclos tentés par l'aventure. Au contraire, si vous avez envie d'aller là, n'hésitez pas, c'est superbe, vous ne serez pas les premiers, personne ne sait qui fut le premier, et finalement, le plus important n'est-il pas d'y passer soi-même pour la première fois? Et, arrivés là-bas, poussez donc jusqu'à CUZCO, car entre HUANCAYO et CUZCO, c'est véritablement fantastique. Et nos amis Espagnols pour qui la route de l'ANTICONA a paru être "un chemin caillouteux semé d'ornière" (je cite) n'auraient plus trouvé de qualificatif adéquat pour cette piste, à vrai dire inqualifiable! Peut-être pourrait-on dire "une ornière semée de quelques cailloux".

En effet, à HUANCAYO, fini le goudron. 1500 km. de piste m'attendent jusqu'au lac TITICACA. Les dix premiers kilomètres sont terribles, la piste ressemble plus à un lit de rivière asséchées qu'à une route. Si ça continue longtemps, j'y serai encore à Noël et j'aurai un superbe entraînement pour changer les rayons. Mais bientôt, ça va s'améliorer. De la terre battue des cailloux, du sable selon les cas, mais on peut rouler. Les descentes surtout sont déprimantes. On ne peut dépasser les 12-15 km/heure au risque de tout casser. Je dois m'accrocher aux freins pendant des dizaines de kilomètres. Heureusement, le paysage est là pour me faire oublier l'état de la piste. Le paysage, mais aussi et surtout, les gens aussi accueillants que la région est inhospitalière.

Il n'est pas rare de se voir offrir le gîte et le couvert. Plus le village est petit, plus l'hospitalité est grande. Aussi alors qu'il ne reste qu'une seule maison, c'est extraordinaire. Je me souviens particulièrement d'une soirée dans un restaurant complètement perdu à 4200 m. d'altitude. J'y goûte une spécialité du pays: un jus de fruits assez spécial. Voici la recette: prenez quelques fruits assez doux (bananes, ananas, pommes...) des oeufs, de la bière brune, de l'eau et passez le tout au mixer. Les proportions sont laissées à l'initiative du lecteur. C'est délicieux et extrêmement énergétique. Mais, pour faire fonctionner un mixer, me direz-vous, il faut de l'électricité. Certes, mais il y en a dans ce restaurant à plus de 50 km. de toute région habitée, alors que nombre de villages n'en ont pas. En voici la raison: juste au-dessus du restaurant, se dresse un relai de télécommunications qui nécessite un raccordement. Cependant, l'installation électrique est assez originale. Pas d'interrupteur. A partir de 17h, tout est allumé. Et à 23 h., crac, plus rien. Ça évite de se poser des questions pour savoir à quelle heure on se couche. Autre surprise de la soirée, radio AVACUCHO (la station locale) diffuse une heure de retrospective des Beatles.

Dans un endroit pareil, cela fait un drôle d'effet. Il est curieux de constater que les Péruviens n'écourent jamais, ou presque, la musique "des Andes". Les radios locales diffusent plutôt les airs à la mode aux U.S.A. ou en Europe avec quelques années de retard. Les grandes villes (LIMA, CUZCO, PUÑO) sont les seuls endroits où l'on peut écouter de la musique locale. Des groupes de musique jouent pour les touristes. A part de tel dans la vie quotidienne des Péruviens.

Le 21 Septembre

Rencontre surprenante. Au fond d'une vallée torride, je croise deux Français à vélo équipés également par rotobécane. Ils viennent de Rio-de-Janeiro et se rendent à LIMA. Je suivrai leur route jusqu'à LA PAZ. La discussion commence en plein soleil et nous sommes bientôt assaillis par les moustiques. Je ne me couvre pas assez vite et mes jambes commencent à enfler de manière inquiétante, mes pieds ne rentrent plus dans mes chaussures.

On se réfugie à l'ombre dans le bistrot du coin. Le patron (un Japonais déserteur de l'armée, réfugié au cœur des Andes depuis de longues années) nous offre l'hospitalité. Heureusement, car je commence à être mal en point. Le lendemain, je retrouve ma solitude, la route sera pénible, l'état de mes jambes rendant le pédalage pénible. Deux jours plus tard, tout est oublié. Je m'habitue à la piste et quelques cols à 4000 m. Plus loin, j'arrive à CUZCO.

CUZCO le 27 Septembre

L'arrivée à CUZCO est marquée par le seul souvenir désagréable que je garderai de l'Amérique du Sud. Mon appareil photo disparaît miraculeusement de mon sac de guidon. Je n'ai rien vu. Au cours de ce voyage, je suis décidément fâché avec les grandes villes.

Je vais quand même visiter le Macchu Picchu (il me reste heureusement un petit appareil photo). Le trajet, en train local de 2ème classe, présente autant d'attraits que la visite du site lui-même, bien qu'il soit très impressionnant. Ce train permet, en effet, aux CUZCENOS d'aller acheter dans la vallée des légumes, des fruits, des animaux. Et tout ça remonte par le même train. Il est rempli sur plusieurs couches par toutes ces marchandises, et des vendeurs ambulants trouvent encore le moyen de traverser pour vendre à manger. Même moi et mon solide appétit en étions franchement écourés.

De retour à CUZCO, je récupère mon vélo et me lance vers le lac TITICACA et la BOLIVIE, pas mécontent de retrouver de paisibles petits villages de montagne. De grosses étapes (100 km par jour sur des pistes caillouteuses) m'amènent au sommet du dernier col avant le lac. J'y retrouve un groupe de Suisses en camping-cars déjà rencontré il y a 15 jours. Ils m'expliquent leur méthode pour éviter les vols: ils gardent à tour de rôle leurs véhicules, une barre de fer à la main avec laquelle ils menacent toute personne s'approchant trop près. Ils ajoutent avoir été déçus par l'accueil des Péruviens. Y aurait-il par hasard une corrélation?

La fin de la piste jusqu'à Juliaca est particulièrement pénible. C'est de la tôle ondulée. Une violente douleur dans les côtes (les miennes, pas celles de la route) à chaque secousse rend ma progression très pénible. Je choisis finalement de rouler dans la pampa sur les traces des troupeaux. C'est moins mauvais.

J'y rencontre trois chevaux, un chien et un couple. Des Français qui remontent de la Terre de Feu et vont jusqu'en Alaska à cheval. Leur première réflexion: à vélo par ici et avec tous ces bagages, il n'y a qu'un Français pour être aussi fou! Je peux leur en dire autant. J'ai quelques difficultés à les renseigner sur les possibilités de ravitaillement pour les chevaux sur la route. Le sien se contente d'un régime air-huile assez économique.

Puno, sur le bord du lac Titicaca. La route est goudronnée, mon dos va mieux. Je longe le lac toute la journée. L'autre rive étant invisible on se croirait plutôt au bord de la mer et on n'a pas l'impression d'être à près de 4000 m. Cependant, malgré un beau soleil, l'air frais et l'eau glacée n'invitent pas à la baignade.

Je passe en Bolivie par le détroit de Tiquina (le lac a à peine 200 m de large à cet endroit) c'est l'altiplano monotone puis de longs quartiers pauvres et, soudain, on arrive au bord d'un immense trou. 500 m plus bas: La Paz! Le spectacle est fantastique, même pour moi qui n'aime pas les grandes villes.

C'est de là que je me lance à l'assaut du point culminant de mon voyage: la station de ski de Chacaltaya à 5250 m. La piste est cyclable jusqu'à 5100 m. Ensuite, je dois pousser le vélo puis porter à la boue et de la neige. Cette fois, je ressens légèrement quelques effets de l'altitude: un léger mal de tête, difficultés à respirer après un effort trop violent. Mais rien de bien sérieux. Seule ombre au tableau: ma pellicule est finie et j'ai oublié d'en prendre une autre.

La Paz

J'y rencontre un groupe de jeunes profs Français enseignant au lycée Franco-Bolivien. Je loge chez eux une semaine. Période très agréable bien que peut être plus fatigante que le vélo.

jour de mon arrivée, j'abuse (oh ! pas beaucoup) d'alcools locaux. Chose curieuse, cela provoque les symptômes classiques de réaction à l'altitude : violent mal au crâne; essoufflement (je ne peux pas monter 20 marches d'escalier sans m'arrêter au milieu pour récupérer). Et je suis à peine à 3500 m. J'étais plus à l'aise à 5000m.

Le 15 Octobre

C'est reparti. Je retrouve l'Altiplano. Quelques jours plus tard, c'est le début du salar de Uyuni : 500 km de désert de sel et de sable jusqu'à Calama au Chili. Les renseignements que je peux avoir sont de plus en plus inquiétants au fur et à mesure que j'approche ; pas de points d'eau, pas de villages, trafic quasi nul, piste sableuse (le pire ennemi du cycliste), risque de se perdre. Je décide de prendre le train.

C'est d'abord un train normal de voyageurs, puis un train de marchandises jusqu'à la frontière Chilienne. Mais là, c'est fini. Au Chili, on ne voyage pas dans les trains de marchandises. Je dois donc attendre le train suivant, une semaine plus tard. Je passe cinq jours à 4000 m au milieu d'un désert dominé par quelques volcans en activité pour la plupart. Une odeur de soufre plane sur tout cela ; de nombreux trains chargés de minerai transitent par la gare. Je me nourris à base de nouilles, de sardines et de sucre en poudre, seules denrées disponibles au "magasin" du coin ! Heureusement, l'hospitalité d'un employé de la gare m'assure un toit. Deux jours avant le passage du train, un convoi de camions me permet de descendre jusqu'à Calama après plusieurs ensablages.

CALAMA - Chili

A quelques kilomètres du tropique du Capricorne, au coeur du désert d'Atacama, 1200 km au nord de Santiago, 2100 km au sud de Lima, la longue remontée vers le nord commence. D'immenses étendues de sel, de cailloux et de terre craquelée par le soleil. Quelques collines, mais généralement une morne plaine entre les Andes et la chaîne côtière. Cette dernière arrête toute éventuelle influence océanique, et de mémoire d'homme, il n'a jamais plu. Les points d'eau (crés par des petites rivières descendant des Andes) sont souvent distant de 150 km mais la route est goudronnée et on peut les relier en une journée. La principale difficulté est le vent qui balaye la région dès 2 heures de l'après-midi. La lutte contre cet héréditaire ennemi du cycliste est ma principale activité, et la rencontre de gens particulièrement sympathiques, mon principal réconfort. Les Chiliens sont en effet des gens extraordinaires, accueillants et ouverts malgré le régime qui les opprime. Ils en parlent d'ailleurs quelquefois sans réserve et en termes peu élogieux quand ils sont en privé. Mais souvent ils se réfugient derrière des "vous savez, avant c'était la pagaille".

Détail curieux, on s'intéresse beaucoup à la France, là-bas. Elle est considérée comme le pays de la liberté, des révolutions populaires, de la culture, des grands philosophes... On me cite pile-mêle Victor Hugo, Mai 68, Rousseau, 1789... On m'a même demandé si l'armée n'a pas encore pris le pouvoir en France et si Mitterrand n'a pas subi le même sort qu'Allende !

Le 1er Novembre TACNA - Frontière CHILI - PÉROU

L'Amérique du Sud a une particularité bien pratique par rapport à l'Europe. On ne doit pas changer de langue à toutes les frontières : De plus, les gens font toujours un effort pour se faire comprendre, répètent, expliquent, donnent des conseils. Tout ceci a permis à mon espagnol de passer de l'état pré-embryonnaire à Lima (si, na, gratias) à ... un peu mieux. Je comprends et je me fais comprendre sans problème bien que mes phrases doivent certainement être grammaticalement monstrueuses.

Avec le Pérou, le relief devient plus accidenté, le vent faiblit par contre, les oasis se rapprochent. La route atteint enfin les bords du Pacifique. Il ressemble singulièrement à son frère du nord, la côte aussi, sauf le peuplement pour le moins diffus ici.

NAZCA, le 10 Novembre

Je rencontre un Australien parti pour un tour du monde (à vélo bien sûr) depuis trois ans. On ira ensemble jusqu'à Lima. Non sans avoir assisté à une conférence de Maria REINH (Mathématicienne Allemande). Elle étudie depuis 40 ans la signification des immenses signes tracés dans la pampa.

Plus au nord, un détour à Paracas s'impose, pour aller admirer le Thalier des Andes, immenses fresques tracées dans le sable depuis un millier d'années environ. On ne comprend toujours pas son rôle exact, ni pourquoi elle ne s'efface pas.

LIMA, le 15 Novembre

La boucle est bouclée. Je vais cependant faire un circuit d'un millier de kilomètres du côté d'Huaraz au pied des montagnes les plus hautes du Pérou. Malheureusement, c'est le début de la saison des pluies et le mauvais temps me cachera le massif.

Le 30 Novembre

C'est le retour en avion de Lima à Miami puis Londres. Je reprends mon vélo jusqu'à Quaset via Paris après un intermède maritime entre Southampton et Le Havre.

Mon principal souhait est que tout cela donne envie à d'autres cyclistes d'aller visiter ces régions et bien d'autres.

C'est une expérience fantastique et irremplaçable que le vélo permet de réaliser dans des conditions idéales, particulièrement en ce qui concerne les possibilités de rencontres avec les habitants de la région traversée.

Les candidats à ce genre d'aventure peuvent se répartir en deux catégories. Les uns qui partent d'abord pour voyager, et les autres dont le but essentiel est le vélo (je fais partie de cette catégorie).

Au retour, les premiers ont découvert le vélo, les autres le voyage.

Je pense que la synthèse réalisée est une des meilleures formes de cyclotourisme. Celui-ci trouve ses origines dans le voyage à bicyclette et, à mon avis, ne doit pas les renier sous prétexte de toucher un plus grand nombre d'adeptes.

1981 Philippe ROCHE

* DOSSIER PAYS ANDINS *

Logement : Pérou - Bolivie

- L'hôtel local : C'est à mon avis le meilleur moyen. Pas cher, une chambre coûte de 3 à 10 frs, c'est souvent sale mais généralement sympa et le vélo est en sécurité. Le monter dans la chambre systématiquement : le patron ne fera pas de difficulté.

- Le camping : il n'existe pas de camping officiel. Seul le camping sauvage est possible. En conséquence les dangers de vol sont très importants surtout en solitaire.

- Chez l'habitant : l'hospitalité est très grande surtout quand on arrive à vélo. Les endroits les plus classiques sont les restaurants isolés où on peut toujours coucher par terre dans la salle de restaurant.

- Autres possibilités : Les postes de police. Ils sont très nombreux et on est souvent bien reçu et jamais jeté à la rue. Les écoles et les églises : pour cela voir sur place.

Logement Chili

- Une différence fondamentale existe avec les deux pays précédents. La vie y est très chère (prix européens). Les hôtels ne sont donc plus intéressants. Par contre les gens sont les plus hospitaliers que je n'ai jamais rencontrés. Il suffit d'engager la conversation avec quelqu'un pour se voir inviter quelques instants plus tard.

Nourriture

- Les restaurants locaux offrent des menus pas chers (5 frs) et sont ouverts à n'importe quelle heure de la journée. Un conseil : si vous n'aimez pas le riz n'allez jamais dans ces pays...!

- Une autre possibilité est de se faire à manger soi-même. Cela permet de varier les menus (un peu). Pour ce faire trois possibilités de réchauds : 1) le camping gaz : à proscrire car il est très difficile de trouver des recharges et elles sont très chères. 2) le réchaud à alcool : déjà mieux. Mais il est quelques fois également difficile de se procurer de l'alcool à brûler (romde cemar). Sa vente est plus ou moins interdite au Pérou, faute d'autres alcools (très chers) les Péruviens le boivent. 3) le réchaud à essence : le mieux. Plus cher à l'achat mais le combustible est très facile à trouver et très peu cher. (L'essence est meilleur marché qu'en France).

Santé

Les précautions se séparent en deux groupes suivant la région traversée.

L'aridité montagnarde et désertique (Andes et déserts côtiers) : les problèmes de santé sont tous liés aux problèmes de nourriture et de boisson.

Nourriture : éviter de manger dans les marches les produits frais non épluchés (crudités). De plus cela, mais je n'ai absolument pas appliqué ces principes, sans être malade, mais ce n'est pas un exemple à suivre.

Eau : là je suis catégorique. Il faut toujours purifier l'eau avant de la boire (avec des pastilles d'hydrochlorazone andemicrapur achetées en Europe : là bas ça n'existe pas).

Les régions amazoniennes : il est nécessaire d'être part d'être vigilant sur les problèmes évoqués plus

haut. D'autre part une protection contre le paludisme (nivaquine) est absolument nécessaire. Des vaccinations supplémentaires sont obligatoires : se renseigner dans les ambassades des pays concernés. De toutes façons les vaccinations suivantes sont plus que conseillées avant de partir quelle que soit la région traversée : typhoïde, tétanos, diphtérie.

Erreurs à éviter

Le principal problème est le vol. Etre constamment sur le qui-vive, surtout dans les grandes villes (Lima, Cuzco, Puno), est la seule façon de s'en tirer avec toutes ses affaires. Prendre particulièrement garde aux appareils photos. Ce problème est surtout aigu au Pérou, moins en Bolivie et très peu au Chili.

Monnaie

Il est général que les monnaies de ces pays dévaluent très rapidement (excepté au Chili où le Pesa suit le Dollar US). Ne pas changer trop vite son argent, ce qui va de pair avec les risques de vol. Emmener des voyageurs chèques en dollars, le franc est complètement inconnu là-bas. Le fait d'avoir des dollars papiers peut être utile en Bolivie, les taux du marché noir étant intéressants.

Etat des routes

C'est assez simple la Panaméricaine (qui remonte la côte du Pacifique) ainsi que quelques ramifications sont goudronnées, de même que la route qui longe le lac Titicaca et quelques routes autour de La Paz. En dehors de cela c'est de la piste, en terre, avec des cailloux et du sable. Mais c'est en général cyclable. Ne pas espérer descendre les cols à plus de 12 km/h cependant !

Adresses utiles

Touring Club Péruvien : il édite des cartes routières exactes et précises (kilométrage et état de la route exact, hotels, restaurants, postes de police ...). Malheureusement ce ne sont pas des cartes topographiques, et il est donc difficile de voir le relief de même que le tracé des routes. Très utiles tout de même.

Philippe ROCHE

ANNONCES

Envisageant pour dans quelques mois un raid passant par le Sahara, un cyclo-voyageur peut-il se renseigner sur l'état des routes entre OUARGLA et AGADES ?

Dominique Jullien
La Houssoye 80 800 Corbié
France

Cyclo-campeur 25 ans cherche coéquipière pour réaliser le tour de l'île de Crète en trois semaines avec treize étapes à vélo, plus visite des sites archéologiques. Voyage en octobre.

Contacteur :
André Laurenti
22 bis rue Hippolyte Guis
06 800 Haut deagnes tel : (93)73.27.36

Nous aimerions connaître l'expérience de cyclos au Maroc : matériel, pistes et routes du sud. D'autre part, nous songeons à une expédition en Chine. Des cyclos ont-ils déjà tenté l'expérience.

Michele Boué et Ivan Poirot
Résidence Carnot
Rue Carnot
54 800 Jarny

Lettre de Patrick Aumètre : si cela peut vous intéresser, nous organisons du 28 août au 19 septembre une randonnée à vélo en Corse. Pour tous ceux qui voudraient prendre contact avec nous écrire à :

Patrick Aumètre
10 Bd des mimosas
Le Canon
33 950 Lège

Côté du Porte-monnaie

voici un complément à la liste des dotations existantes. Il existe en effet d'autres bourses, les voici, les dates de remise des dossiers sont données sous toutes réserves

de Dominique JULLIEN

xx Association promo jeunes : avant le 30 avril.
xx Bourse Fuji Films : toute l'année sauf du 15 juin au 15 septembre.
xx Bourse Zellidja : avant le 13 avril
xx Dotation Kodack : avant le 1er mars
xx Oscar camping gaz international avant le 15 mars
xx Bourse de la Caisse d'épargne : avant le 30 avril
xx Bourse de l'Aventure A 2 (5 et 7 rue de Monttessu 75 007 Paris) avant le 15 mars

Il existe aussi maintenant des agences spécialisées qui se charge de trouver des sponsor après remise d'un dossier très complet.

Maintenant quelques moyens plus ou moins sérieux pour réunir de l'argent nécessaire à un voyage ou un raid.

xx économies personnelles
xx travaux temporaires : ex vendanges, spectacles
xx divers petits boulots
xx récupération de déchets et revente
xx nettoyage de gouttières
xx profiter de l'originalité du périple pour bénéficier d'avantages financier (voire gratuité) ex : après le raid séance audiovisuelles
xx écritures d'un livre, d'articles
xx jouer au loto
xx rechercher des trésors

LA RENCONTRE DU C.C.I.

Comme nous l'avions annoncé dans le premier numéro, nous vous convions à nous rejoindre le Samеди 21 Août à Estoublon (Michelin carte 81, pli 17, 137 mm du bord bas, 8 mm du bord gauche) pour la rencontre du CCI afin de faire connaissance. Le lieu de rendez-vous sera place de l'église du village le 21 à midi. Nous monterons ensuite à St Jurs. Que ceux qui n'ont pas la chance ou pas l'envie de partir à l'étranger pour les vacances nous rejoignent.

Sur ce salut et à ... cet été !

INFORMATIONS

Attention il y a eu une erreur dans l'adresse de Philippe Roche. Sa véritable adresse est : 18 rue Pastourelle
75 003 Paris

excusez-nous.

A noter : Je pars en vacances le 15 juin pour trois mois et demi (on n'est pas étudiant pour rien !), en l'occurrence, le courrier devra être adressé jusqu'au 1er octobre à Philippe ROCHE. Merci.

La revue étant maintenant lancée, vous pouvez sans hésiter nous envoyer vos récits de voyage, ou documents, ou idées pour la confection du troisième numéro. Entre autres je suis sûr que certains auraient leur mot à dire dans la rubrique "Coin des Estomac" !

Le troisième numéro paraîtra en septembre ou octobre.

Christophe GUITTON

BIEN PLUS LOIN ENCORE ... L'ECOSSE

Lundi 28 :

C'est aujourd'hui que nous allons prendre le ferry en direction de l'Angleterre, en effet, nous ne sommes qu'à trente kilomètres de Boulogne. Nous y arrivons vers une heure et embarquons peu après. C'est confortablement installés dans des chaises longues que nous atteignons Douvres. Nous débarquons et nous dirigeons vers le centre ville en passant par quelques ronds-points dont on ne trouve pas facilement la sortie! Premier contact avec la population dans un magasin, d'où nous ressortons avec une liasse au goût de Pharmacie et quelques boîtes de conserves au contenu inconnu. Nous nous installons dans un camping où nous trouvons des cyclos de divers pays : Hollande, Allemagne, Italie.

Préface :

Août 1977 ; trois jeunes cyclo-campeurs viennent de découvrir une passion : le voyage itinérant à bicyclette.

"Après les Alpes, où va-t-on l'an prochain ?

-Dans les Pyrénées" répondirent ils tous en chœur.

Juillet 1978 ; quatre cyclos déambulent dans les rues désertes du Wigan.

"On va en Suisse l'année prochaine ?

-OK " firent-ils d'une même voix.

Juillet 1979 ; nous nous retrouvons à deux, Arthur et moi, pour parcourir les Alpes du sud. C'est en montant le col de la Petite Cayolle que nous décidons d'aller en Autriche l'été prochain.

C'est donc en toute logique que nous partons le 22 juillet en direction de ... la Grande Bretagne !

En effet, après avoir cyclé "dans notre jardin", nous avons envie d'aller voir plus loin ce qui s'y passe. Nous prenons la direction du nord, sans itinéraire prévu mais quelques buts bien précis : monter jusqu'au nord de l'Ecosse, gravir le Ben Nevis (à pied), et puis surtout visiter la Grande Bretagne en dehors des circuits touristiques afin d'avoir plus de contacts avec la population locale.

Mardi 22 juillet :

Il fait beau pour cette première étape. Les premiers kilomètres nous sont familiers, nous filons à vive allure afin de s'éloigner le plus rapidement possible de Grenoble. Bourg en Bresse est atteinte à 6 heures. Nous y restons une heure pour y faire des courses et traverser le centre. Nous décidons de nous éloigner de la ville afin de trouver des champs pour camper. Premier campement, première rencontre avec quelques moustiques, mais en récompense un coucher du soleil sur un champ de blé doré...

Mercredi 23 :

Toujours le beau temps. Qu'il fait bon ingurgiter un Nescafé dans notre champ ! Nous partons vers 10 h 30 après avoir recentré ma roue arrière qui s'amusa à toucher le garde-boue. Le parcours est essentiellement plat, ou vallonné. Il fait de plus en plus chaud et nous ne trouvons pas de fontaines dans les villages pour la simple raison qu'il n'y en a plus. Heureusement, les autochtones se font un plaisir de nous remplir les bidons. Nous croisons quatre couples de cyclo-campeurs au cours de la journée. La plupart sont moins bien équipés que nous et se plaignent des montées.

Jeudi 24 :

Le soleil nous réveille de bonne heure, et nous permet de nous sécher de la rosée qui s'est déposée pendant la nuit. Nous reprenons la route pratiquement déserte, ce qui n'est pas pour nous déplaire. La chaleur est devenue étouffante nous allons nous tremper dans un étang à Recey sur Ource.

Nous dormons encore dans la tente ce qui nous permet de faire la connaissance de moustiques coriaces. Ce n'est que vers une heure du matin que je capitule, laissant ces petites bêtes me dévorer.

Vendredi 25 :

Le paysage n'est plus le même qu'hier, ce n'est que châteaux d'eau, étendues de blé, silos... que nous traversons par les petites routes surchauffées. Nous déjeunons à Fère Champenoise, essentiellement de fruits pour nous désaltérer.

Samedi 26 :

Nous entrons dans Soissons sous la pluie. Nous nous réfugions dans un parc, sous un arbre très touffu. Tandis que nous ingurgitions du thon à la tomate, une jeune cycliste allemande s'approche : "Vous fenez d'où ?

-De Grenoble.

-Sachez !!! Et fou allez où ?

-En Angleterre.

-Sachez !!!!!"

Une fois l'émetteur passé, elle va s'allonger sous un tobogan, à l'abri de la pluie.

En fin d'après midi, une voiture nous double en klaxonnant ; elle s'arrête un peu plus loin et l'allemande en sort : "Je suis très fatiguée, alors che fire de l'auto-stop". C'est ainsi qu'elle rejoindra Boulogne. Mais nous c'est bien à vélo que nous y allons.

Dimanche 27 :

Une journée sans histoire, si ce n'est la rencontre de quelques pavés et quelques montées de 18 pour cent.

Mardi 29 :

Bien que nous soyons sur une route importante, nous n'avons pas à nous plaindre des automobilistes anglais, qui s'écartent pour nous doubler, ce qui n'est pas toujours le cas en France... Au milieu de l'après midi, nous apercevons une pancarte "Pick your own : Blackcurrents". Nous nous arrêtons ; il s'agit de cueillir des cassis que l'on paie ensuite. Nous y restons une heure, puis repartons avec un kg de cassis.

Mercredi 30 :

Nous visitons Londres à pied en parcourant environ 15 km.

Jeudi 31 :

En voulant aller à Cambridge, nous trouvons la route d'Oxford. Nous la prenons pendant vingt miles, puis la quittons au profit d'une route de campagne encombrée de crottin ! Nous nous installons au sommet pour camper au sommet d'une colline, derrière une haie, afin de se cacher de la route car le camping sauvage est interdit en Grande Bretagne.

Vendredi 1^{er} août :

Nous repartons à travers la campagne anglaise : des champs délimités par des haies, des collines verdoyantes séparant des villes importantes.

Samedi 2 :

Quand nous nous levons à 8 h, le champ est envahi de brume. Heureusement celle-ci se dégage rapidement et laisse place au soleil. Notre ambition aujourd'hui, est d'arriver dans une A.J. où nous espérons trouver des douches. Nous passons vers midi à Nottingham, grande ville industrielle où la fumée des usines se confond avec les quelques nuages qui occupent en permanence le ciel. Nous mangeons un "fish and chips" sur un trottoir lorsqu'un Ecossais nous aborde. En apprenant que nous sommes français, il nous file deux grandes claques dans le dos, puis nous serre la main en nous souhaitant bon courage. Sur ce, nous quittons Nottingham par une grande route à deux voies où nous roulons à vingt miles à l'heure !

Après avoir fait les courses pour deux jours, "Sunday closed" oblige, nous cherchons l'A.J. d'Elton, petit village non indiqué sur notre carte. L'auberge est rustique et sympathique mais nous sommes déçus tout de même de ne pas trouver de douches.

Dimanche 3 :

Peu à peu le paysage change, il devient plus sauvage, les champs sont remplacés par des étendues d'herbe rase où paissent des moutons. Le ciel est chargé de nuages noirs inquiétants, le relief de la route devient sévère ; nous rentrons dans le Yorkshire. L'orage éclate, et quand nous atteignons l'A.J. d'Earby, il n'y a plus de place. Nous devons camper près d'une ferme voisine où nous trouvons un hangar pour sécher et manger. Nous plantons la tente entre deux averses et buvons un thé pour se réchauffer.

Lundi 4 :

Nous traversons les Pénines, région montagneuse très sauvage comportant un col que nous gravissons. Au sommet, le vent souffle en rafales. On comprend pourquoi les arbres sont si rares, la principale végétation étant de l'herbe rase que broutent les moutons. Nous arrivons à cinq heures à l'A.J. d'Aysgarth afin d'être sûrs d'avoir une place. Nous y trouvons une sécherie très efficace... et très appréciée !

Mardi 5 :

Nous partons sous une petite bruine qui va durer que peu de temps. Nous avons droit à beaucoup de côtes dont une à 25 pour cent. Nous traversons le parc national du York-shire où les moutons circulent en liberté ; certains sont même allongés sur la route et nous devons les contourner pour passer.

Mercredi 6 :

Encore une ou deux bosses puis le relief s'adoucit. Le paysage aussi, la forêt succède aux prairies, le temps se dégage, le vent tombe. Nous passons près d'un mur romain.

Nous mangeons dans un Fish and chips puis nous allons camper près d'une ferme où on nous donne quatre œufs. Nous discutons avec le fermier que nous avons du mal à comprendre à cause de l'accent écossais. Il n'aime pas le marché commun, car il n'arrive pas à vendre ses œufs.

Jedi 7 :

Dès que nous nous levons la pluie commence à tomber. Nous décidons d'aller à Edinbourg par la route directe, soit 80 km. Nous y arrivons à deux heures, les jambes et les doigts engourdis par le froid et l'humidité. Nous tournons en rond pendant deux heures avant de trouver à manger. Nous allons ensuite vérifier que l'A.J. est complète avant de nous diriger vers un camping près de la mer.

Vendredi 8 :

Nous visitons Edinbourg par un très beau temps et passons la soirée au pub, invités par un Ecossais.

Samedi 9 :

C'est par un temps très froid, mais sans pluie, que nous reprenons les vélos qui couinent un peu. Nous empruntons un pont à péage, gratuit pour les cyclistes, afin d'atteindre Dunfermline. Un peu plus tard, nous nous arrêtons pour manger dans un champ lorsque deux chevaux s'approchent. Devant leur affectuosité débordante, nous nous réfugions dans un champ voisin ! Le froid aidant nous repartons bien vite sur notre petite route quasiment déserte, entourée de montagnes pelées dont les sommets sont cachés par une couche de brume.

Dimanche 10 :

Nous partons par un temps nuageux en direction du Loch Ness. Nous doublons un Ecossais en kilt sur un vélo que je prends en photo. Une grande descente nous amène au bord du Loch Leven, qui est en fait un bras de mer. Nous longeons d'autres lacs jusqu'à Port William, ville trop touristique que nous quittons très vite. Nous campons au bord du Loch Lochy où nous trouvons des petits moustiques "made in Scotland", très voraces !

Lundi 11 :

Nous longeons le Loch Ness jusqu'à Inverness où nous cherchons, et trouvons, des rayons pour ma roue arrière qui en consomme un, tous les mille kilomètres !

Une violente tempête transformant le terrain en marécage nous oblige à déplacer la tente en pleine nuit.

Mardi 12 :

un crochet à l'intérieur des terres nous permet de prendre de l'altitude et de contempler de nombreux bras de la mer découpant la côte.

Mercredi 13 :

Comme hier nous apprécions le beau temps et le déjeuner au bord de la mer. Nous nous arrêtons l'après midi, pendant la marée basse afin de ramasser des coquillages (bigorneaux, bernies) que nous mangeons un peu plus tard au camping de Hemsdale. Nous les cuisinons pendant trois heures, sans sortir de la tente, à cause des moustiques. Le résultat est excellent.

Jedi 14 :

Nous longeons pour la dernière fois la côte est. Ce soir nous arrivons à John O' Groats, petit village situé à la fin des terres.

Vendredi 15 :

aujourd'hui nous faisons route vers l'ouest. Nous passons à Dunnet Head, pointe extrême nord du continent. Nous y arrivons par un brouillard dense, guidés par la corne de brume du phare, aide précieuse pour les navires. Nous longeons ensuite la côte composée de rochers et de grandes plages de sable fin. Nous roulons tout l'après midi en compagnie d'un cyclo-campeur anglais qui monte les côtes en force car il ne possède qu'un seul plateau.

Samedi 16 :

Nous mangeons sur une plage de sable très fin tandis que deux ou trois courageux se baignent dans une eau plutôt fraîche ! Nous nous dirigeons désormais vers le sud aidés pour l'instant par le vent du nord. La route est une succession de montées et de descentes sur des étendues d'eau, tantôt lacs, tantôt bras de mer.

Dimanche 17 :

Pendant toute la nuit la tempête fait rage. Je me lève vers deux heures du matin vérifier que les ponchos protégeant les vélos ne se sont pas envolés dans la mer. Le matin, le calme est revenu et nous repartons par des chemins plus faciles. Nous passons à Ullapool et déjeunons devant le port de pêche.

Lundi 18 :

Nous voulons atteindre Glen Nevis, petit village au pied du Ben Nevis que nous voulons gravir. Nous devons parcourir 75 miles contre un violent vent de face. Nous longeons à nouveau le Loch Ness, qui est tout de même plus joli sous le soleil.

Mardi 19 :

Nous effectuons l'ascension du Ben Nevis sous la pluie glacée qui nous procure des courbatures un peu partout.

Mercredi 20 :

Nous ne pouvons plus marcher ! Nos jambes sont rouillées par les efforts de la marche d'hier. Il n'y a plus que sur le vélo qu'elles fonctionnent normalement. Nous longeons le Loch Linnhe, un bras de mer, jusqu'à Connel où la pluie et la faim nous stoppent. Là, et las, nous décidons de rejoindre l'A.J. la plus proche dont nous sommes éloignés de 45 miles. Nous effectuons cette distance sous le poncho, ce qui nous empêche pas d'avoir les pieds trempés à cause des éclaboussures des voitures.

Jedi 21 :

C'est avec plaisir que nous découvrons un ciel bleu ce matin. Nous avons encore des douleurs dans les jambes lorsque nous marchons. Nous prenons un petit bac de Dunoon à Courock, ce qui nous permet d'éviter la traversée de Glasgow, ville industrielle sans attrait pour nous. La côte où nous roulons maintenant est moins touristique car plus industrielle. Cependant, la réaction de la population à notre passage nous semble plus accueillante, plus spontanée car les gens ne sont pas blasés de touristes.

Vendredi 22 :

Nous traversons Dumfries, puis nous nous rapprochons de la côte et cherchons un camping, lorsque mon garde boue se scie en deux sous l'action du poids des sacoches et des mauvais traitements que je lui fais subir depuis le départ. Je le répare en l'enroulant autour du porte-bagage, solution peut être inesthétique mais efficace !

Samedi 23 :

Nous nous dirigeons vers la région des lacs. Nous retrouvons des montagnes d'une altitude modeste mais aux paysages grandioses. Nous grimons jusqu'au lac Ullewater au bord duquel nous campons.

Dimanche 24 :

Il fait très froid ce matin et nous attendons avec impatience la venue des rayons du soleil, caché derrière les sommets. Nous sommes au pied du plus haut col d'Angleterre. La route se dresse devant nous, raide et pratiquement sans virages. Nous mettons nos petits braquets et entreprenons l'ascension, gênés par la file ininterrompue des voitures de touristes qui nous doublent. Au sommet, un coup d'oeil magnifique nous attend. Grâce à la clarté de l'air nous découvrons le paysage à perte de vue.

A suivre... Michel BAILLEUL